

(1865 - 1929)

Capitaine de vaisseau le 29 septembre 1913. il commande le "SUFFREN" aux Dardanelles et se distingue lors de l'attaque du 18 mars 1915 et dans toutes les attaques qui suivirent.

Extrait de Marins à la bataille de Paul Chack, tome3,

Les Dardanelles, Journée du 18 mars 1915,

Le SUFFREN page 50-68

Sortant sans cesse de son blockhaus cuirassé, où trop d'obstacles masquent la vue du champ de bataille, le capitaine de vaisseau de Marguerye, commandant le *Suffren*, silhouette mince et distinguée, figure fine et spirituelle qu'allonge une barbiche châtain et qu'en cadre l'indispensable parasouffle, tourne ses regards un peu narquois vers les batteries turques dont seules les fumées sont visibles :

– Tâchez donc d'avoir une vague distance de Dardanos, demande-t-il au télémétriste.

– Un peu moins de 4 000 mètres, répond l'enseigne perché sur le toit du blockhaus, sans autre protection que la toile pare-vent.

– Ils tirent très mal, ces Turcs, fait alors observer Marguerye à Guépratte, qui arbore son visage allègre des coups durs.

L'amiral sourit et sans doute va répondre, lorsque le premier coup de 305 du *Suffren* interrompt les colloques. Notre cuirassé tire sur Medjidich, dont les quatre grosses pièces aussitôt ripostent, aidées par le feu d'Hamidieh d'Asie. Les gerbes, trop courtes, jaillissent plus hautes que les plus hauts peupliers.

Encore dix minutes à courir avant de stopper pour le bombardement méthodique.

Le tir des quatre Anglais, qui ne cessera plus, et celui des mortiers turcs qui ripostent tendent au-dessus des Français une voûte de trajectoires stridentes. L'*Inflexible* vient d'encaisser, en dix minutes, trois coups de 15 venant des obusiers invisibles d'Enren-Keui.

Midi quarante. « Stoppez ! La barre toute à droite », ordonne le commandant de Marguerye. Le *Suffren* est à son poste de bataille. Abattant sur la droite, il met le cap sur la côte d'Asie, comme pour l'éperonner :

– Les trois machines en arrière, 80 tours.

Le cuirassé tremble sous l'effort des trois hélices lancées pour briser son erre.

– Stoppez partout !

Immobile à présent à 9 kilomètres de Medjidich, le *Suffren* est en travers au courant. Toutes ses pièces de bâbord¹, bien battantes

1. Quatre 305, cinq 164 et quatre 100.

et déchaînées, s'en prennent au fort de Kilid-Bahr. Le tir n'est pas facile. Depuis les attaques de février, depuis que, par-dessus la presqu'île de Gallipoli, la *Queen-Elizabeth* a canonné et recanonné tout ce coin, les bastions, les épaulements, les traverses, les talus et les parapets bouleversés ne forment plus qu'un chaos sans contours où il n'est plus possible de trouver un profil géométrique présentant aux pointeurs cet élément primordial du tir : le point à viser. Il serait pourtant dangereux de laisser longtemps Medjidieh sans punition, car les gerbes de ses projectiles s'approchent.

Du reste, contre le *Suffren* dans le sud et contre le *Gaulois* dans le nord tous les forts d'arrêt ont déclenché leur feu, tandis que toutes les batteries fixes et mobiles qui garnissent les deux côtes s'acharnent sur la ligne anglaise et sur le *Charlemagne* et le *Bouvet*, lesquels, stoppés à 1 000 mètres en aval de leurs sectionnaires, attendent leur tour d'entrer dans l'enfer. Une batterie très mordante, postée près de la douane turque, commet l'imprudence de se montrer, et le *Bouvet*, en deux salves, la muselle à jamais. Le *Gaulois* fouille Dardanos de ses obus de 138, pendant que ses 305 s'abattent sur les ouvrages de l'étranglement.

La bacchanale a tout de suite atteint son paroxysme ; le détroit rugit de détonations et d'éclatements. Déjà le tir devient pour tous très difficile, car la fumée obscurcit tout sur la terre et sur l'eau : nuages du départ des coups, nuages des explosions, nuages de terre, nuages de poussière, nuages de sable, nuages par les cheminées. Ce brouillard multicolore est zébré horizontalement par l'éclair des canons et verticalement par les grandes gerbes toutes blanches des projectiles turcs qui, par bonheur, paraissent tomber n'importe où... Mais où vont les nôtres ? Dans tout ce fouillis de forts et de batteries accumulés qui gardent l'étranglement de Tchanak comment arriver à distinguer la chute de nos obus de celle des projectiles anglais ? Seul le dieu des combats pourrait s'y reconnaître... Et comment voulez-vous régler le tir avec une précision telle qu'on puisse aller cueillir chaque pièce ennemie dans son embrasure ? En opérant stoppé comme aujourd'hui, on connaît la distance qui sépare le tireur du but, mais ce n'est qu'un élément de la hausse, et bien d'autres facteurs interviennent.

Le feu des Turcs reste imprécis, et même celui d'Hamidieh, armé par des Allemands rageurs, pointeurs d'élite qui brûlent de venger la destruction d'Oranieh, qui fut leur premier poste de combat. Il y a infiniment plus d'eau libre que d'espace occupé par les bâtiments, et l'ennemi manque, manque, manque... et vide ses soutes.

La côte européenne de l'étranglement lance vers le ciel des tonnes de débris. Étagées sur la colline de 200 mètres que domine un des grands forts, les maisons de Kilid-Bahr, toutes proches du Cynossème ou tumulus d'Hécube, flambent comme des torches. Dans les grands télémètres qui grossissent quarante fois l'image des objets, on aperçoit à travers la fumée les cyprès centenaires déracinés par les obus fousseurs. Ils oscillent un instant, puis, brusquement, s'abattent.

Pendant que le *Suffren* et le *Gaulois* sont en pleine action, le *Bouvet* et le *Charlemagne* pelotent en attendant partie : le premier casse les reins d'une batterie installée à la Quarantaine et le second devrait poivrer les Falaises Blanches, mais, comme nul ne s'y montre, il a croché dans Dardanos et le sonne dur.

Patiemment, les grands Anglais continuent leur travail. Eren-Keui, par le travers de leur ligne, est un dangereux nid de frelons, une pagaye de monticules dont la pierraille est marquée par les griffures des gros obus qui ont ramené le sous-sol à la lumière et réduit la poussière des céramiques anciennes en poudre aussi légère que du pollen. Les ravins de ce coin tourmenté sont des cachettes idéales pour les batteries. De là, quatre obusiers de 150 harcelant l'*Agamemnon* viennent de trouver la bonne hausse. L'Anglais est touché douze fois en un quart d'heure. Sept coups au-dessus du blindage éclatent dans des entreponts déserts pendant le combat et cinq frappent en plein la cuirasse de ceinture, ne produisant pas plus d'effet que des cailloux cinglant le flanc d'un pachyderme. Les projectiles turcs sont chargés en poudre noire... Allah soit loué !

Mais la place exacte où se trouve l'*Agamemnon* a dû être téléphonée aux autres batteries qui, toutes à la fois, ouvrent sur lui un feu infernal. Heureux sans doute de n'avoir point d'ancre accrochée au fond, le cuirassé met ses machines en marche, fait un rond dans l'eau et se débarrasse ainsi des piqûres gênantes, comme un cheval s'ébroue pour

chasser un essaim de taons. Et comme, en cette évolution, l'*Agamemnon* passe entre le *Suffren* et le *Bouvet* tous deux stoppés, par signal il s'excuse courtoisement d'avoir coupé la ligne française.

Un obus vicieux coule net le canot à vapeur de l'*Inflexible*, qui se tenait à toucher ce croiseur de bataille.

Depuis douze minutes, le *Suffren* est au dur travail. Vers lui comme vers le *Gaulois* filent des convois de gros obus qui font gémir l'atmosphère et, grâce à Dieu, tombent courts de quelque 400 mètres. D'autres tutoient presque le *Prince-George* qui, non loin du *Charlemagne*, s'occupe des batteries légères d'Europe.

Il est presque une heure de l'après-midi. Dépalé trop loin par le courant, le *Suffren* hisse le pavillon n° 1 qui appelle, pour la relève, le *Bouvet*, lequel vient de placer trois bonnes salves sur Souan-Déré, tandis que les canons légers du *Gaulois* rataient deux mines dérivant à 500 mètres par tribord.

À une heure, le *Bouvet* est à son poste de tir, stoppé plus près encore que n'a été le *Suffren* des redoutables ouvrages de Tchanak, vers quoi il tourne son flanc bâbord¹.

Cette première passe du *Bouvet*, nous allons la vivre dans la tourelle avant, enclos circulaire emprisonnant l'énorme 305 couché dans son berceau que des presses hydrauliques élèvent ou abaissent pour le pointage en hauteur, en même temps que d'autres presses, faisant tourner la tourelle elle-même, assurent le pointage en direction². La pièce est si longue qu'une grande fosse a été réservée dans le plancher, afin que s'y insère la culasse lors du pointage aux grandes distances. Sa tête insérée dans un capot blindé, seule saillie de la toiture, le lieutenant de vaisseau Boutroux commande les onze hommes qui s'affairent autour du monstre. Derrière les murailles d'acier épaisses de 37 centimètres, ils se sentent abrités,

1. Par bâbord, le *Bouvet* présente deux 305, un 274, et quatre 138, le tout en tourelles fermées et, sur les superstructures, quatre 100 protégés par de simples masques.

2. Sur tous les cuirassés et croiseurs, à partir du *Suffren*, on a renoncé à la manœuvre hydraulique de l'artillerie. Tous les appareils sont aujourd'hui mus électriquement. Les Anglais, eux, sont restés fidèles au système de l'eau sous pression.

invulnérables. Tous leurs soins vont à l'engin affamé qui sans cesse réclame sa provende d'obus et de poudre.

L'effort harmonieux de tous, l'aide qu'apportent les hommes au métal est quelque chose d'admirable. Sur les bateaux de cet âge, on n'a pas encore confié tous les gestes aux impassibles appareils ; les muscles ici interviennent et les cerveaux. Chaque coup qui s'envole est la conclusion d'une série de mouvements précis, tous exécutés dans le moindre temps et dont l'apparente brutalité cache la perfection. Leur succession est rigoureusement réglée, leur accomplissement étudié dans les plus infimes déplacements des bras, des jambes et des corps. À terre, dans les forts ou en campagne, les artilleurs ont tout le champ qu'il faut pour travailler à leur aise. Ici, onze servants tiennent dans un espace où il semble que six hommes pourraient à peine se mouvoir.

Suivez l'opération. Le projectile de 340 kilogrammes est extrait d'une des rangées effrayantes où, côte à côte avec ses frères, il dormait en attendant son tour sur une des étagères de la soute sise tout au fond du navire, à 12 mètres en contre-bas du canon. Pendant l'incessante rotation de la tourelle, qui ne cesse de suivre les déplacements de l'ennemi, l'obus, placé dans la benne d'un monte-charge, grimpe dans un puits qui débouche à droite de la pièce. Là, les chargeurs le transbordent sur un chariot et l'amènent devant la culasse béante du canon pointé à 4° au négatif afin de le mieux déglutir dans son tube incliné. D'une seule poussée du refouloir, le plus vigoureux des servants lui fait franchir le logement de la culasse et la longue chambre à poudre. Et l'obus arrive à son poste et s'y coince avec le bruit mat que fait le choc de sa ceinture de cuivre frappant l'origine de l'âme où s'amorcent les rayures. Derrière lui prennent place les deux gargousses de 45 kilogrammes chacune, venues d'une autre soute par le même ascenseur. La pièce est gavée. Il ne reste plus qu'à fermer la culasse, l'amorcer avec une étoupille et armer le marteau de mise de feu. Tout est paré, le reste est l'affaire du pointeur.

À voir les servants jongler avec les poids formidables, on jurerait que la culasse est en bois, l'obus et les gargousses en car-

ton. Et tout cela serait simple si le progrès ne s'accompagnait de périls autrefois inconnus. La poudre moderne est prête à toutes les trahisures.

Dans l'âme elle laisse souvent des résidus enflammés et toujours une masse de gaz asphyxiants. Si bien que vingt précautions sont nécessaires pour éviter qu'une charge ne s'enflamme culasse ouverte, incendiant la tourelle et carbonisant les onze hommes et l'officier.

L'équipe en pleine action offre un spectacle merveilleux. Coiffés du parasouffle, les manches du jersey relevées découvrant les bras velus et tatoués, déchaînés, suants, silencieux, les onze démons s'acharnent, chacun à sa besogne propre, sans se soucier du voisin. Ils se battent contre le poids, l'encombrement, la malice des appareils, contre les perfidies de la terrible poudre B, contre le temps qui fuit. Mille exercices ont réduit à vingt-cinq secondes la durée qui s'écoule entre deux coups de canon. Et c'est prodigieux lorsqu'on songe que, tandis que chacun se hâte comme si sa vie dépendait d'un dixième de seconde gagné, la moindre erreur causerait un enrayage ou une avarie, un mouvement maladroit briserait la jambe, le bras ou la tête d'un homme, un écouvillonnage à l'air comprimé mal fait amènerait une explosion.

La pièce est chargée et pointée sur Namazieh.

Coup de timbre prolongé... Lampe rouge...

– Feu ! hurle l'aspirant d'Aymar de Châteaurenard, second de la tourelle.

Dans le tonnerre du départ, le canon soubresaute, recule, et sagement revient en batterie sous la poussée des presses au chuintement asthmatique. D'un coup de levier, le pointeur incline l'énorme cylindre jusqu'à sa position de chargement. Sitôt la culasse ouverte, les ordres rituels se succèdent : « Chargez... Envoyez... Fermez... Pointage... Paré. »

Le premier maître Labous a chronométré vingt-huit secondes, trois de trop :

– C'est un peu lent, mes garçons, et je n'ai pas entendu le Marbec.

Le Marbec est un appareil d'écouvillonnage à air comprimé dont la buse au souffle brutal, introduite dans la pièce sitôt la culasse ouverte, chasse à l'extérieur les gaz de la poudre restés dans l'âme. Or, cet appareil a refusé le service, la tourelle est empuantie, les yeux pleurent.

Lampe rouge et deuxième coup suivi d'un rechargement, au cours duquel le quartier-maître Pichon constate que le clapet de la buse est cassé. On n'a rien sous la main pour le réparer...

— Continuez le feu quand même, ordonne le lieutenant de vaisseau Boutroux.

Sur le tableau des ordres, l'inscription « feu continu » vient de s'allumer, remplaçant les mots « feu de salve », et la lampe rouge ne s'éteint plus. Là-haut, au blockhaus, l'officier de tir a dû trouver la bonne hausse. C'est le moment de battre tous les records, et tant pis pour le Marbec !

Hélas ! le troisième coup n'est chargé qu'en une minute et demie. Le maître armurier Sibois et Labous lui-même, qui a jeté de côté les corps des deux culassiers et de l'aspirant évanouis, ont dû opérer eux-mêmes. Dans la tourelle, la brume empoisonnée épaissit à chaque ouverture de la culasse. Plus haut que le renâclement des chaînes que manœuvrent les presses hydrauliques de pointage, plus fort que les grincements des pistons frottant contre leurs garnitures de cuir à la sortie des cylindres pleins d'eau sous 55 kilogrammes de pression, retentissent les quintes d'une toux incoercible qui déchire les gorges et casse les bustes en deux.

Au cinquième coup, le premier maître seul est debout. Cramponné à la manivelle de manœuvre, les yeux exorbités, la bave aux lèvres, il n'a plus la force de fermer la culasse par où s'écoule la mort insidieuse. Soudain, il s'affale et reste là, le haut du corps et les bras dans la grande fosse, comme un pantin brisé.

Une main sur le levier de pointage en hauteur, l'autre sur le volant de pointage en direction, l'œil rivé à sa lunette, le pointeur reçoit un peu d'air par la lucarne de visée. Tendue vers son travail, il ignore que, derrière lui, les corps s'amoncellent. Il n'a même pas senti le tremblement qui vient de secouer le *Bouvet* à l'instant qu'un gros obus a

démoli une tourelle de 138. Près de lui se tient Folgoët, servant de la hausse, que sa délicate besogne absorbe aussi tout entier¹. Mais voici qu'après le cinquième coup des minutes s'écoulent dans un silence total. Le pointeur s'étonne et, sans quitter son oculaire :

– Je me demande ce qu'ils attendent là-bas derrière. Va un peu voir, Folgoët.

Le servant obéit. Autour du canon, des corps gisent, sans blessure visible, au milieu d'un brouillard atroce et puant. Folgoët enlève le corps du premier maître et tout seul achève le chargement. Le sixième coup s'envole. Le choc ramène à la vie le servant Menant et le quartier-maître Pichon, qui bondissent à leurs postes.

Un nouvel impact ébranle le *Bouvet*. Un gros calibre turc vient de frapper une autre tourelle de 138, dont le blindage a fait mitraille à l'intérieur, épargnant par miracle les sept hommes de l'armement.

Dans la tourelle de 305, la culasse s'ouvre encore et déverse dans la chambre de tir un nouveau nuage asphyxiant. Menant et Pichon s'écroulent près du corps de Châteaurenard. Désarçonné de sa sellette, le lieutenant de vaisseau Boutroux tombe dans les bras du téléphoniste Bouchon, qui cale son chef dans un coin et achève le chargement. Mais la lampe rouge s'éteint et, sur le cadran des ordres, s'allument les mots : « Cessez le feu. » À bout de souffle, le téléphoniste demande du secours au poste central². Dépalé par le courant, le *Bouvet* a hissé le pavillon 1. Le premier round des Français est terminé. Ils vont maintenant lécher leurs blessures et combattre les incendies qui ont éclaté un peu partout.

1. Au blockhaus, les deux éléments du tir : hausse et dérive (ou correction latérale) sont calculés et constamment tenus à jour par l'officier de tir qui les envoie continuellement et simultanément à toutes les pièces par le réseau des transmissions instantanées. À chaque pièce, le servant de hausse a sous les yeux les cadrans des hausses et des dérives. Il manœuvre sans cesse la lunette de pointage pour lui donner, par rapport à l'axe du canon, l'inclinaison et la déviation indiquées sur les cadrans. Si la hausse n'est pas placée avec une précision absolue, le meilleur pointeur fera un mauvais tir.

2. Tout au fond du bâtiment, à l'aplomb des blockhaus, cerveau du navire, se trouve le poste central, qui en est le centre nerveux. Les réseaux phoniques, téléphoniques, électriques, etc., des transmissions d'ordres descendent, par un tube cuirassé, du blockhaus au poste central et, de là, se ramifient dans tous les compartiments du navire.

Pendant notre première passe, les grands Anglais ont tiré sans relâche. Sans répit, et de bout en bout de la journée, ils vont tenir sous leur feu tous les ouvrages turcs qui, sans ce bombardement constant, accableraient les nôtres. En étrillant Hamidich d'Europe, l'*Inflexible* a ainsi grandement soulagé nos bâtiments, mais il a durement écopé. Sa passerelle incendiée darde des flammes qui enveloppent le mât de misaine jusqu'à la hune d'observation du tir. Malgré quoi le capitaine de vaisseau Phillimore, qui commande l'*Inflexible*, ne veut pas interrompre la correction que ses huit 305 infligent à l'ennemi. Mais voici que la hune elle-même prend feu, et le commandant donne à ses occupants l'ordre d'évacuer. Pas de réponse... Un obus a frappé là-haut et a fait du poste d'observation un infernal charnier où les blessés achèvent de mourir dans les flammes... « *Inflexible*, quittez la ligne de bataille », signale l'amiral de Robeck. À cet instant, la terre et les eaux tremblent, secouées par une explosion formidable : Medjidieh vient de sauter. Et Dardanos se tait : deux 305 ont éclaté sur la ligne de ses pièces, tuant tous les artilleurs.

III. — LE FEU AUX POUDRES.

Remplaçant le *Bouvet*, le *Suffren* a regagné le ring, dans lequel le *Charlemagne* prend la place du *Gaulois*. Ainsi se continue, à la musique tonitruante des salves et des éclatements, le quadrille bien réglé de nos navires. Les gerbes se font moins serrées. L'ennemi, à présent, envoie souvent des obus à trajectoire sous-marine qui pénètrent dans l'eau avec un négligeable remous, filent en profondeur et éclatent un instant après. Allant ainsi chercher la partie non cuirassée des carènes, ces obus-là sont presque aussi dangereux que des torpilles.

Une heure dix. Juste au-dessus du *Suffren* arrivé à son poste, une bombe explose en un nuage noir épais, d'apparence presque solide et qui reste là, signalant à toutes les batteries d'avoir à unir leurs efforts contre le cuirassé amiral français. L'exécution est terrible. Mais, touché quatorze fois en quatorze minutes, brave et tenace comme *Suffren* lui-même, le vieux *Suffren* tient le coup et cogne à

tour de bras. Mêlés aux éclairs rubis des éclatements ennemis, on aperçoit les grands jets de flamme jaune que crachent les 305 et les 164 ripostant furieusement. Sur la passerelle, Guépratte, toujours droit et souriant, cause avec son aide de camp de Laurens-Castelet, aussi calme que son chef ; Marguerye est toujours impassible, l'enseigne télémétriste toujours sur son perchoir. Autour d'eux hurlent des fragments d'obus et des fragments de navire... Les tôles dépecées geignent douloureusement à l'instant qu'un gros projectile laboure la cheminée de l'avant. Quand la fumée se dissipe, l'énorme tuyau a pris l'aspect d'un tronc que la foudre aurait déchiqueté du haut en bas. Un obus de 150 en plein dans la passerelle crève la chambre des cartes et s'enfuit au loin sans éclater : son mauvais amorçage a sauvé la vie à l'amiral et à tous les officiers groupés là. Un autre coup dévaste la boulangerie et les cuisines. Les tôles qui supportent le spardeck sont en loques. Un 240 explose en tonnerre sur la cuirasse de la tourelle arrière et crible d'éclats ses abords : impact sans importance, car, dix secondes plus tard, la gifle assourdissante des deux 305 jumeaux prouve qu'ils n'ont pas souffert. Une autre déflagration, terrible celle-ci, se fait entendre à bâbord milieu, à l'endroit où sont superposées une tourelle et une casemate, chacune contenant une pièce de 164. Du flanc crevé, une flamme gigantesque s'élance, plus haute que les mâts et, chose grave, la voix du lieutenant de vaisseau Morris monte du poste central au blockhaus :

– Prévenez le commandant et l'amiral que le réseau bâbord des transmissions d'artillerie est hors de combat. En outre, nous devons avoir une brèche à l'avant, l'eau pénètre au poste central.

Sous la douche copieuse, Morris et ses hommes restent calmes et constatent bientôt que cette eau-là provient simplement d'un tuyautage d'incendie crevé. Mais l'avarie des transmissions d'artillerie est grave : elle sépare l'officier de tir de ses canons. Le *Suffren* ne peut plus se battre... Un seul coup de 240 l'a paralysé. Il a frappé d'abord la tourelle de 164, disloquant son cuirassement. Puis, par un hasard étrange, il a pénétré dans la casemate par la fenêtre du capot blindé, décapitant l'officier qui s'y trouvait. Il a ensuite éclaté à l'intérieur et mis le feu aux vingt gargouilles du

parc : 200 kilogrammes de poudre B, et tué net les douze hommes qui armaient le canon... De la tourelle du dessus d'où fusent de longs jets de feu, l'enseigne Girouin fait évacuer tous les canonniers en ordre, un par un, et sort le dernier. L'incendie formidable de la casemate a produit une telle surpression dans les tuyautages d'eau des transmissions d'artillerie que tous les réseaux sont crevés.

Pis encore. Projetée dans le puits du monte-charge de 164, une des gargousses enflammées est tombée dans la soute aux poudres, où travaillent six hommes et le quartier-maître canonnier Lannuzel.

Seuls ils savent. Nul autre, à bord, ne se doute que le *Suffren* va sauter en l'air, condamné avec un sursis de quelques minutes... La gargousse a mis le feu au lambrissage et aux étagères de bois. Les caisses à poudre en cuivre vont mijoter jusqu'à l'instant où l'une d'elles, suffisamment chauffée, fera explosion, et toutes les autres avec quelque 6 000 kilogrammes de poudre, un beau volcan...

Là-haut, Guépratte ne sourit plus depuis qu'il sait que toute l'artillerie bâbord du *Suffren* est bloquée... Déjà, d'ailleurs, le capitaine de vaisseau Rageot de la Touche, commandant du *Bouvet*, a noté l'interruption du tir de l'amiral et, sans attendre un signal, accourt à toute vitesse pour le remplacer sur la ligne de feu.

— Marguerye, ordonne alors Guépratte à son capitaine de pavillon, laissez-vous culer et faites réparer vos circuits. Si bâbord n'est pas paré pour la prochaine passe, nous tirerons par tribord.

— Bien, amiral, répond Marguerye, soucieux, en rentrant dans le blockhaus pour transmettre l'ordre du grand chef à l'officier canonnier.

Ce dernier, le lieutenant de vaisseau de David Beauregard, sorte d'Hercule tranquille, ne présente que les deux caractéristiques de grandeur et de force que la gouaille navale attribue au canonnier marin. Il remplace la troisième¹ par une intelligence alerte et des qualités d'officier de tir qui coûtent cher aux Turcs. Après deux

1. « Grand, fort et bête », telles sont les qualités qu'un dicton du gaillard d'avant, datant de la marine à voiles, accorde aux canonniers.

minutes d'entretien, les deux officiers sortent du blockhaus et rejoignent Guépratte qui, jumelle aux yeux, observe le tir du *Bouvet* :

– Amiral, dit le commandant du *Suffren*, dans les soutes de tribord, nous n'avons que des obus en porcelaine. Toute la nuit, nous avons fait passer les projectiles en acier à bâbord, puisque le combat était prévu de ce bord-là.

Sur tous les vieux cuirassés, il y a, en effet, deux catégories d'obus : les uns, en acier, dits de semi-rupture, sont excellents, solides et fort dangereux pour qui les reçoit ; les autres, pruneaux en fonte et qualifiés obus en porcelaine, menacent surtout qui les emploie et éclatent volontiers sitôt hors de la pièce, et parfois même dans l'âme, ce qui amène l'explosion du canon et une hécatombe de servants...

Guépratte se tourne vers David Beauregard :

– Pourrez-vous tirer par bâbord à la prochaine passe ?

– Impossible, amiral. Morris signale que tout le circuit des hausses et des dérives est hors d'usage. Il faudra travailler dessus plusieurs jours pour le remettre en état.

– Très bien, messieurs, dit alors Guépratte, je vous remercie de vos précieux renseignements. Mais, lorsque des bateaux français sont, comme aujourd'hui les miens, au poste d'honneur, ils y restent et sombrent sur place s'il le faut, sans lâcher pied. Nous nous battons par tribord avec les projectiles que nous avons, même s'ils ne doivent faire aucun mal à l'ennemi.

Les deux officiers saluent. Bientôt, dans le grand porte-voix qui relie le blockhaus au poste central, la voix de l'officier de tir ordonne :

– Armez tribord ! Prévenez toutes les sections que les passes suivantes se feront par tribord.

Les passes suivantes ! Dérision... Le feu est aux poudres !

Non. Le feu n'est pas aux poudres, car Lannuzel, encore que tout frais promu quartier-maître, est de ceux qui n'hésitent point. À l'instant que la gargousse, bolide crachant des flammes de cinq mètres, arrive dans sa soute, le gars de vingt ans ouvre la porte étanche :

– Dehors tout le monde ! Vivement !

Puis, dernier de tous, il sort, ferme la porte et bouscule les hommes pour passer premier dans les échelles, qu'il escalade



*Le quartier-maître Lannuzel noyant la soute aux poudres N° 6 incendiée
par une gargousse en feu.*

comme si le feu était à ses chausses. Le voici dans la batterie. Il bondit sur une clef et l'adapte tour à tour aux quatre tiges qui manœuvrent les vannes de noyage et de dégagement d'air de la soute en feu. Paré. Le geste est fait. Mais, à Lannuzel, le geste ne suffit pas. Il redescend à son point de départ, ouvre la porte et rentre dans le brasier... La poudre B brûle vite et la gargousse est consumée, mais les boiseries sont en feu. À travers la fumée âcre et putride, que perce à grand'peine la lueur d'un fanal protégé par deux épaisseurs de verre, on aperçoit leur rougeoiement. Lannuzel s'agenouille, soulève une des virures mobiles du plancher et tâte. Tout va bien : les vannes ont obéi, l'eau entre à flots et Lannuzel, tranquillement, ferme les sectionnements d'aération par où l'inondation pourrait gagner les compartiments voisins. La porte refermée, le quartier-maître regagne la batterie et y trouve les capitaines de frégate Du Petit-Thouars, second du bord, et Verdier, chef du service de sécurité.

– Commandant, dit Lannuzel, je ne sais pas trop si j'ai bien fait, mais j'ai noyé la soute 6. Une gargousse en feu était tombée dedans...

En vérité, ce très humble bonhomme a sauvé le cuirassé et Du Petit-Thouars lui fait part de ce détail :

– Montez vite, ajoute-t-il, dans la tourelle bâbord milieu et dites d'activer le noyage en envoyant de l'eau dans le puits du monte-charge avec des manches à incendie.

Moins de trois minutes ont passé depuis l'arrivée du coup dur. Du Petit-Thouars s'éloigne et le commandant Verdier reste là avec ses charpentiers de l'équipe de sécurité. Armés de lances à incendie, asphyxiés aux trois quarts, – aucun masque n'existait à bord à cette époque, – ils avancent à travers la fumée et combattent le feu qui, de la casemate, a gagné l'entrepont.

– Meugnan, ordonne le capitaine de frégate à un charpentier, allez dire à la chaufferie 3 d'activer la pompe qui refoule au tuyautage d'incendie.

La belle tenue au feu comporte chez nous cent variantes. Sacrifiés avant tout le monde lorsqu'une mine ou une torpille éventre le navire sous la flottaison, les mécaniciens et les chauffeurs ne

connaissent, du combat, que des coups de bélier qui sans cesse font douloureusement vibrer la carène et les détonations sourdes et étouffées des explosions. Rien ne leur permet de distinguer les secousses et les bruits des coups qui partent de ceux qui sont dus aux coups que l'on reçoit. L'eau incompressible transmet si vite et si fidèlement les sons et les chocs qu'un projectile éclatant dans la mer à quatre cents mètres du bord donne aux gens d'en bas la même angoisse que celui qui vient de toucher. Sous le pont cuirassé du *Suffren*, des hommes ont compté trois cent cinquante commotions qui, toutes, leur ont paru mortelles. Les gens des fonds ne connaissent ni l'excitation éprouvée à servir une pièce qui crache la mort, ni la joie ressentie lorsque l'ennemi encaisse. Ils ne voient rien, ils ne savent rien, ils travaillent de toutes leurs forces. Les feux de toutes les chaudières sont allumés, tous les moyens mécaniques du bord sont en action.

Dans la chaufferie 3 du *Suffren*, tout se passe comme d'habitude, jusqu'au moment où la casemate prend feu. Soudain alors, par les grandes manches de ventilation, un torrent de flammes et de gaz incandescents se rue dans ce vase clos qu'est la chambre de chauffe.

– Stoppez les ventilateurs, ordonne l'ingénieur mécanicien Brunet, accouru aussitôt.

On obéit et, tout de suite, dans cette boîte fermée où les chaudières énormes sont en pleine ardeur, c'est le four atroce. Chaque fois que s'ouvre la gueule des foyers rouges réclamant le festin de charbon, l'haleine brûlante que rien n'entraîne plus vers le dehors – la cheminée est crevée et les ventilateurs stoppés – souffle l'enfer sur les chauffeurs, tandis que, vers leurs têtes, la tôle du plafond, plancher de la casemate en flammes, projette sa chaleur torturante. Des lamelles de peinture en ignition pleuvent.

Un officier ne quitte pas ses hommes en un tel péril, et Brunet est resté là. Près de lui se tient le second maître chauffeur Roudaut, solide entre les solides. Il a autrefois fait le quart dans la mer Rouge, devant les feux d'un petit croiseur, et c'était le paradis, comparé à la géhenne d'aujourd'hui...

– Hardi, les gars ! crie-t-il, les canonnières ont plus chaud que nous.



Chaque fois que s'ouvre la gueule des foyers rouges réclamant le festin de charbon...

Assommés par le coup de chaleur, des chauffeurs tombent. D'autres aussitôt arrachent des mains crispées la pelle ou le ringard et continuent jusqu'à l'instant où l'étouffement les terrasse. L'officier, le second maître et tous les hommes se sont coiffés de vieux sacs à escarbilles mouillés qui, en vingt secondes, sèchent et prennent feu... On chauffe quand même, on chauffera jusqu'à la mort qu'on croit toute proche, car l'ordre vient d'arriver d'activer les pompes pour éteindre la casemate incendiée et noyer les poudres de la soute qui flambe...

Dans l'entrepont, Verdier et son équipe ont maté l'incendie. Ils approchent enfin de la casemate mortelle où, pensent-ils, le feu a achevé de dévorer tout ce qui n'était pas tôle d'acier. En vérité, une autre déflagration couve : vingt charges de 164 encore, celles-là enfermées dans des douilles en laiton que la chaleur gagne peu à peu. Au moment où l'équipe va atteindre la porte entr'ouverte, le volcan entre en éruption et crache un jet incandescent qui, d'une muraille à l'autre, franchit toute la largeur du navire. Trois secondes plus tard, et pas un homme de l'équipe n'eût échappé. Tous se sont jetés à plat ventre, parmi l'eau noire. En un clin d'œil tout s'arrête, le feu n'a plus d'aliment.

– À vos rangs ! Fixe !

Dans la fumée, Verdier vient de distinguer l'amiral, que Du Petit-Thouars est allé chercher sur la passerelle. Il vient saluer les morts.

Sur le parquet noirci, douze hommes gisent. En un centième de seconde, le brasier des gargousses a consumé tous leurs vêtements. Ils sont nus et semblent endormis, mais leurs poumons ont respiré le feu et tous sont morts. La blancheur de leurs chairs jeunes tranche sur les tôles sombres... Le sang volatilisé de l'officier sans tête n'a laissé que de minces pellicules sèches voltigeant au courant d'air qui va de la porte à l'embrasement. Guépratte, talons joints, salue longuement, Du Petit-Thouars se recueille. Demain, on immergera tous ces restes ; l'eau achèvera le travail du feu...

Maintenant, le *Suffren* se déhale vers le poste d'attente. Et voici le coup d'adieu. Une gerbe d'eau haute comme les mâts crève la surface par le travers de la passerelle et une commotion bizarre fait

frémir le cuirassé. Un obus à trajectoire sous-marine vient d'éclater près de la carène. Dans le poste central, les ampoules électriques se brisent. Dans les ténèbres, on entend un éclat de rire, que suivent ces paroles descendues du blockhaus :

– Amiral, il fait encore plus humide ici qu'à Brest.

C'est le capitaine de frégate du Plessix, chef d'état-major, qui vient d'émettre cette remarque grandement justifiée, car il a reçu la gerbe sur le dos.

Sonnerie au poste central :

– Allo ! Ici, pivot de 305 avant. Nous avons une voie d'eau. J'ouvre la communication avec le collecteur d'épuisement. Terminé.

Le message ayant été répété trois fois, ainsi qu'il sied, le poste central raccroche l'écouteur, appelle les machines et, trois fois également, annonce :

– Allo ! Ici, poste central. Voie d'eau dans la tranche D. Terminé.

La réponse arrive aussitôt :

– Allo ! Ici, la machine, service sécurité. Le thirion de 1 500 tonnes est en route sur le collecteur d'épuisement. Terminé.

Normalement, le jeu se développe et cinq minutes plus tard, le poste central reçoit :

– Allo ! Ici pivot de 305. Tout va bien. Le jusan s'établit, la voie d'eau est franchie. Terminé.

Ce colloque montre que l'obus a éclaté trop loin pour faire une trouée mortelle. Enfoncée au-dessous de la ceinture cuirassée, la coque extérieure a une déchirure d'environ 20 centimètres sur 10, mais la coque intérieure tient le coup, et l'eau qui arrive au pivot provient d'infiltrations gênantes, mais non dangereuses ; le *Suffren* ne mollira pas pour si peu.

Les quatre Anglais tirent toujours. De Robeck, qui s'extasie devant le tir précis du *Charlemagne* sur Hamidieh d'Europe, pense que les Français font depuis assez longtemps le plus dur travail. A l'instant que l'amiral anglais braque sa jumelle sur le *Gaulois*, la plage arrière du cuirassé prend l'aspect d'un cratère en subite éruption. Un très gros

projectile vient de frapper au ras de la tourelle double de 305, crevant successivement deux ponts et envoyant, dans l'embrasure du canon de droite, une volée d'éclats qui fauche neuf servants.

Une heure trente-sept. « Retirez-vous, les Français », signale l'amiral de Robeck.

IV. — LE « BOUVET » CHAVIRE ET COULE.

Ce signal ne réjouit guère nos navires. Le travail allait si bien ! Pris sous les salves alternées du *Charlemagne* (quatre obus de 305 à chaque fois) et du *Bouvet*, Namazieh semblait muselé. On sut d'ailleurs plus tard que ce fort, comme tous ceux qui se taisaient, économisait ses munitions, simplement.

De Robeck a raison quand même. Bien que les gros ouvrages turcs soient presque tous silencieux, quelques batteries d'obusiers ont trouvé la hausse efficace, et le *Gaulois*, par deux fois, a été dangereusement frôlé : deux coups à 5 mètres de l'étrave à une heure quarante et un à 10 mètres par tribord deux minutes plus tard. L'escadre Guépratte a besoin de souffler et la *Queen-Elizabeth* se couvre d'étamine, deux signaux encore : « Ordre aux dragueurs de s'approcher » et « Ordre à l'escadre française de sortir du détroit ».

Il faut bien céder la place à la *Vengeance*, à l'*Irresistible*, à l'*Albion*, au *Triumph* et au *Majestic*, lesquelles, rangés entre Seddul-Bahr et Koum-Kaleh, attendent depuis le matin leur tour. Les Français n'ont plus qu'à obéir. À l'imitation du *Suffren*, le *Gaulois*, qui vient d'être effleuré deux fois encore, arbore le trapèze 4, qui marque la fin du combat¹. Le *Charlemagne* hisse l'aperçu et rallie son camarade. Le *Bouvet*, lui, devrait rejoindre son amiral...

Le *Bouvet* ne bouge pas !

Jamais son tir n'a été meilleur. Le 305 avant, il est vrai, est toujours paralysé et, dans la tourelle, le jeune docteur Cahuzac prodigue les tractions rythmées pour ravitailler en air respirable les

1. Les signaux peuvent être faits par pavillons, flammes, trapèzes ou triangles, ou par mélanges de ces diverses formes.